

des horizontales et des verticales

Sur une sorte d'ardoise magique, Merlin dessine des formes secrètes qu'il efface aussitôt, pour les soustraire à l'inquisition. Il me semble que ce rituel dure depuis une dizaine d'années déjà. S'il oublie quelque part son tableau de dessin, il en est très contrarié. Il ne s'en sépare jamais longtemps, où qu'il aille. C'est un jouet pour enfants, en plastique jaune et bleu sans nuance ; sur sa surface grise, on trace avec un stylo aimanté des traits imprécis et d'un noir diffus. Pour effacer, Merlin pousse un énorme curseur latéral jaune qui déplace une règle sous la surface ; un système de ressort et de freins ramène avec lenteur le tout à sa position initiale. Le bruit en est épouvantable : désagréable, fort, et il semble interminable. Merlin commence un nouveau dessin-éclair et, bientôt, le bruit recommencera. On anticipe et on se crispe déjà un peu.

Je me rappelle le Télécra de mon enfance : une épaisse bordure de plastique rouge, une surface grise sous laquelle était caché, à l'intérieur de l'appareil, un curseur qu'on déplaçait en tournant deux énormes boutons en façade. L'un d'eux contrôlait les déplacements sur l'axe vertical ; l'autre, ceux sur l'axe horizontal ; aussi, seuls les traits verticaux ou horizontaux étaient parfaitement droits et réguliers. Toute autre orientation exigeait de manipuler simultanément les deux boutons avec un savant dosage, pratiquement impossible, et il en résultait toujours des escaliers aux marches irrégulières qui me désespéraient. Pour effacer, on retournait l'appareil, face vers le sol, et on l'agitait vigoureusement. Le dessin s'oubliait dans un bruit de sable...

Que pouvais-je donc trouver à un tel dispositif ? Coûteux, encombrant, imprécis, inconmode, sans couleur ni nuances dans le trait, ne permettant ni l'aplatissement ni les hachures, pour faire des dessins qu'il serait impossible de conserver : une feuille et un crayon à papier étaient en tout supérieurs au télécra. Sans doute, mais le plaisir de commander à la machine, de la maîtriser, cela compensait largement le résultat décevant. Le moyen devenait la fin.

Je me rappelle d'autres machines fabuleuses, fabuleusement inutiles aussi, produisant automatiquement de la beauté sans intention, donc sans art.

— Le Spirograph : des roues et autres formes dentées qu'on punaisait sur le papier, et d'autres, mobiles, qu'on faisait rouler sur les premières comme des engrenages ; ces dernières étaient percées de trous par lesquels la pointe d'un stylo tracerait de superbes cycloïdes et autres courbes excentriques, qu'un mauvais mouvement viendrait le plus souvent ruiner avant que le cycle ne soit clos.

— Le Pendul'o Matic ou Pendul'o Graph : une tablette lestée, suspendue par des fils à un support fixe ; on y posait une feuille de papier, puis un stylo au bout d'un bras articulé qui restait au contact de la surface en mouvement ; quand on lâchait la tablette, des courbes amples, régulières, la mémoire des oscillations amorties se dessinaient sur la feuille.

— Une tablette rotative dont le nom ne me revient pas, sans doute Rototruc ou Bidulogyre, qui grâce à la force centrifuge produisait de splendides corolles quand on versait quelques gouttes d'encre colorées sur une feuille.

Généralement, l'émerveillement ne durait pas. Je déballais le jouet, je l'essayais, puis je commençais à m'ennuyer de n'avoir qu'à regarder faire le hasard ou la physique. À l'occasion, si

un copain passait à la maison, je ressortais le jouet pour l'épater. Nous pouvions ainsi nous ennuyer à deux, ou chercher à l'appareil des usages détournés, ou encore nous engueuler.

Me reviennent en mémoire quelques autres jouets sophistiqués et vite épuisés :

- un matériel pour fondre soi-même ses bougies ;
- un ensemble comprenant une tour d'où tombaient des billes d'acier qui rebondissaient sur des tambours avant de tomber dans une rigole qui les ramenaient à la tour où une vis sans fin les faisait remonter ;
- une matière fabuleuse dans laquelle on pouvait souffler pour faire des ballons qui durcissaient à l'air s'ils ne crevaient pas avant (ils crevaient toujours) ;
- une boîte de chimie amusante pas amusante ;
- une voiture Amaz'a'Matic dont le parcours était programmé par des cartes, selon les encoches qu'on y découpait ;
- un jeu d'électronique qui resta des années dans sa boîte⁴⁸ ;
- un microscope qui m'avait fait rêver, pour lequel je fis fermenter d'infâmes bouillons qui jamais n'engendrèrent la moindre bestiole microscopique ; aucun animalcule ne consentit jamais à gigoter sous sa lentille, du moins jusqu'à ce que la puberté me permît d'en produire moi-même.

En revanche, nous n'étions jamais las des fusillades au pistolet à eau dans le local à pou-belles.

⁴⁸ ... mais qui finit pourtant par en sortir. J'appris grâce à lui les bases de l'électronique, les principaux composants, quelques montages. Des années plus tard, dans mon école d'ingénieur, j'obtins la note maximum à un examen d'électronique en n'ayant jamais assisté au cours.